

GUILLAUME PIKETTY

FRANÇAIS, LIBRE

Pierre de Chevigné



Tallandier

Pierre de Chevigné

DU MÊME AUTEUR

- Pierre Brossolette, un héros de la Résistance*, Odile Jacob, 1998.
(avec Alain Finkielkraut et Daniel Cordier), *Pierre Brossolette ou le destin d'un héros*, Éditions du Tricorne, 2000.
(avec Rémi Baudouï, Jean Garrigues, Michel Leymarie et Didier Musiedlak) (dir.), *Un professeur en République. Mélanges en l'honneur de Serge Berstein*, Fayard, 2006.
(avec Claire Andrieu et Philippe Braud) (dir.), *Dictionnaire de Gaulle*, Robert Laffont, « Bouquins », 2006.
(avec Bruno Cabanes) (dir.), *Retour à l'intime au sortir de la guerre*, Tallandier, 2009.
Résister. Les archives intimes des combattants de l'ombre, Textuel, 2011.
La Bataille des Ardennes. 16 décembre 1944-31 janvier 1945, Tallandier, 2013 ; rééd. « Texto », 2015.
(avec Vladimir Trouplin), *Les Compagnons de l'aube. Archives inédites des compagnons de la Libération*, Textuel, 2014.
(avec Olivier Loubes, Frédérique Neau-Dufour et Tzvetan Todorov), *Pierre Brossolette, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Germaine Tillion et Jean Zay au Panthéon*, Textuel, 2015.
(avec Jean-François Muracciole) (dir.), *Encyclopédie de la Seconde Guerre mondiale*, Robert Laffont, « Bouquins », 2015.
(avec Claire Miot et Thomas Vaisset) (dir.), *Militaires en résistances en France et en Europe*, Presses universitaires du Septentrion, 2020.

ÉDITIONS ÉTABLIES ET PRÉSENTÉES PAR GUILLAUME PIKETTY

- Pierre Brossolette. Résistance (1927-1943)*, Odile Jacob, 1998 ; rééd. 2015.
Charles d'Aragon. La Résistance sans héroïsme, Éditions du Tricorne, 2001.
Winston Churchill. Discours de guerre (éd. bilingue), Tallandier, « Texto », 2009 ; rééd. 2018.
Français en résistance. Carnets de guerre, correspondances, journaux personnels, Robert Laffont, « Bouquins », 2009.

Guillaume Piketty

Français, libre
Pierre de Chevigné

TALLANDIER

Cet ouvrage est publié avec le concours du Centre national du Livre.
Cartes : © Éditions Tallandier/Légendes Cartographie, 2022

© Éditions Tallandier, 2022
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-2297-3

Pour Thibault.

PROLOGUE

Entre noblesse ancienne et aventure

« Je suis un homme de l'Ouest. Bretagne et Béarn, c'est l'Atlantique¹. »

Pierre Gabriel Adhéaume de Chevigné naît à Toulon le 16 juin 1909 sous le signe de la chevalerie et de l'aventure entrepreneuriale. Il est issu de la branche cadette² de la maison de Chevigné, qui, établie en Bretagne au milieu du XII^e siècle, a tracé son chemin sous l'Ancien Régime avant d'être admise aux honneurs de la Cour, au titre de vicomte en 1785 et à celui de marquis en 1786³. Fidèle du comte de Chambord* et officier de marine, son grand-père Adhéaume (1847-1911) épouse en 1879 Laure de Sade (1859-1936). Cette dernière est « l'arrière-petite-fille de Laure de Noves, la petite-nièce du marquis de Sade⁴ ». De la fin du XIX^e siècle à la Première Guerre mondiale, elle est une figure de la vie aristocratique et mondaine parisienne. Proche de l'abbé Mugnier, son confesseur, qui lui donne une certaine place dans son journal⁵, elle inspire à Marcel Proust le personnage de la duchesse de Guermantes dans *À la recherche du temps perdu***.

* Qui lui fera cadeau de ses fusils et de sa pendule – Entretien d'Henri de Castries avec l'auteur, 22 janvier 2014.

** La famille de Pierre de Chevigné dispose d'un exemplaire dédié d'*À la recherche du temps perdu* dans lequel Marcel Proust explique à Laure de Chevigné

Fils d'Adhéaume et de Laure, le comte François de Chevigné (1882-1962) est officier de marine comme son père. Il épouse en 1908 Marie Pauline Julia Gisèle, dite Gisèle, Collas (1888-1965). Celle-ci est la petite-fille du négociant en vin bordelais Bernard Collas (1820-1898), qui, avec Marius Michel (1820-1907)*, directeur général des Phares ottomans depuis 1855, et l'appui de Napoléon III, a créé et développé à partir de 1860 une société concessionnaire dont la mission est d'étendre, d'entretenir et de gérer le système d'éclairage des côtes de la Sublime Porte dans la Méditerranée, l'Adriatique, la mer de Marmara, les Dardanelles, la mer Noire et enfin, après l'ouverture du canal de Suez, en mer Rouge. En échange de quoi, la société Collas et Michel reçoit une large part des recettes produites par la perception des droits des phares, le reste revenant au gouvernement ottoman. Collas est chargé des affaires extérieures et des développements. Il a droit à cinq neuvièmes des bénéfices. Michel s'occupe pour sa part des affaires intérieures et de la gestion, et perçoit quatre neuvièmes des profits. Renouvelée en 1879, en 1898 et en 1913, particulièrement lucrative, la concession fait la fortune de ses fondateurs et de leurs descendants malgré les aléas conjoncturels et les tentatives britanniques de l'affaiblir alors que la guerre commerciale fait rage⁶. Après leur mariage puis la venue au monde de leur fils Pierre, François et Gisèle de Chevigné s'établissent principalement dans les propriétés béarnaises dont cette dernière a hérité de sa mère. Celles-ci sont situées à Escos et à Abitain, au bord du gave d'Oloron, dans le canton de Sauveterre-de-Béarn, à quelque 60 kilomètres à l'ouest-nord-ouest de Pau. Le 31 mars 1912, Gisèle de Chevigné donne naissance à une petite Simone. En mai, son époux est élu maire d'Abitain. Il le deme-

qu'elle est la duchesse de Guermantes – Entretien d'Henri de Castries avec l'auteur, 22 janvier 2014.

* Et jusqu'en 1879 un ami commun, Joseph Boudouy, établi à Constantinople et directeur du Trafic de l'Administration des services maritimes des Messageries impériales.

rera jusqu'en 1935, année de son élection à la mairie d'Escos. Au printemps 1914, le couple entreprend de faire restaurer et agrandir le château d'Escos où il demeure, mais les travaux sont interrompus par la guerre. Resté sans toit pendant de longues années, l'édifice émerge en piteux état du premier conflit mondial. Tant et si bien que, dans les années 1920, les Cheigné se font construire une maison moderne à Abitain. De lointaine ascendance bretonne par son père, béarnais grâce à sa mère, le jeune Pierre est donc bel et bien tourné vers l'Atlantique et le large. Mais en raison de la proximité d'Escos et d'Abitain avec les Pyrénées, il développe également une certaine attirance pour les pentes ardues et les sommets qui les couronnent, ainsi que la relative rudesse qui, parfois, va de pair avec de telles inclinaisons.

Après des études à Saint-Louis-de-Gonzague, et même si la France sort à peine de la boucherie de la Grande Guerre, il opte pour un métier des armes auquel, depuis des siècles, la famille de Cheigné a donné nombre de ses fils. *Via* la Corniche du lycée Saint-Louis à Paris⁷, il entre à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr le 5 octobre 1927. Il s'est classé 194^e des 330 reçus au concours⁸. Sorti de l'École en 1929 au 297^e rang des 319 officiers de la promotion « Maréchal Gallieni⁹ », il est affecté au 1^{er} régiment d'infanterie (RI) de Cambrai. Il y sert comme sous-lieutenant puis comme lieutenant pendant quatre années et demie¹⁰. De taille moyenne pour l'époque*, le comte Pierre de Cheigné est solidement charpenté**. De teint clair, les cheveux châtain, il a un visage ovale dans lequel deux yeux bleugris encadrent un nez rectiligne. Il est doté d'un solide sens de l'humour et n'a pas manqué de développer un certain anticonformisme dans le Paris des Années folles. Énergique et joyeux

* Ses papiers militaires indiquent 1,69 m ou 1,70 m – Archives privées de Pierre de Cheigné (APPC) ; SHD, GR 2000 Z 207 9450, Dossier individuel du colonel Pierre de Cheigné.

** Ses papiers militaires indiquent un poids de 68 kg.

de vivre, il sait ce qu'il veut, ne transige pas sur ses principes et fait montre de combativité à chaque fois que nécessaire, considérant déjà que « s'il faut un peu céder à l'adversaire pour ne pas l'exaspérer, il faut s'arrêter assez vite pour ne pas l'encourager¹¹ ». Grâce à sa personnalité attachante et à son autorité naturelle, il est apprécié de ses hommes. Ses années au 1^{er} RI sont indubitablement associées à un réel bonheur¹². Elles le sont d'autant plus qu'il a pris le temps de tomber amoureux. Née le 4 juin 1911, Hélène Rodocanachi est issue d'une famille grecque phanariote qui s'est alliée à Collas et Michel pour la gestion de la société des phares, et dont la fortune repose notamment sur la propriété d'un réseau international d'établissements bancaires et celle de plantations égyptiennes¹³. La jeune femme est aussi la meilleure amie de Simone de Chevigné¹⁴. Les noces des tourteraux ont lieu le 29 juin 1931¹⁵. Au grand dam du marié, qui est catholique, la cérémonie religieuse ne peut être célébrée que dans la chapelle de la cathédrale Saint-Louis-des-Invalides, et non dans la cathédrale elle-même, car sa dulcinée est de confession orthodoxe¹⁶. Une petite Gisèle naît le 2 janvier 1933. Le 14 avril 1937, sa sœur Solange vient au monde.

Au début du printemps 1934*, le lieutenant de Chevigné démissionne de l'armée afin de s'occuper des affaires familiales au Moyen-Orient. Ses oncles ont en effet jugé indispensable qu'un homme jeune de la famille entre en lice¹⁷. Il n'a pas pris cette décision de gaieté de cœur car la formation et l'état militaires lui ont décidément beaucoup plu¹⁸. Toute sa vie, il ne se privera ni de rappeler la première ni d'assouvir son goût prononcé pour les questions de défense. Il sait cependant que, même s'il est bien noté par ses supérieurs¹⁹, son classement de sortie de Saint-Cyr ne lui permet pas d'espérer des miracles en termes de carrière. Il n'ignore pas non plus que son indépendance d'esprit et son

* Il est rayé des contrôles de l'armée active le 19 avril 1934 – État des services de Pierre de Chevigné, 30 décembre 1968 – APPC.

tempérament frondeur ne sont pas forcément idéaux dans une armée française de l'entre-deux-guerres dont il a commencé à mesurer les pesanteurs. Raisonnable et raisonnée, sa séparation de l'armée s'effectue en tout cas dans de bonnes conditions. Il prendra soin par la suite d'effectuer chaque année une période d'un mois en camp et en manœuvres « de manière à rester dans les cadres²⁰ ». Devenu secrétaire général de la société des phares de l'ex-Empire ottoman²¹, installé avec sa petite famille au 6, rue Émile-Augier dans le XVI^e arrondissement de Paris, il entreprend de défendre des intérêts familiaux que la chute de l'Empire ottoman et l'établissement de nouveaux pays sur ses décombres ont soudainement remis en cause. Face à des gouvernements qui, très naturellement, entreprennent de nationaliser les phares, il s'agit de négocier au mieux et, le cas échéant, d'obtenir des dédommagements *via* des procédures d'arbitrage international²². Pierre de Chevigné se dépense donc sans compter et voyage autant que nécessaire, en particulier en Syrie et en Turquie*. De ces riches expériences entamées alors qu'il n'a pas vingt-cinq ans, il tire une confiance renforcée en ses capacités personnelles, un goût accru pour le grand large et une vraie aptitude à la négociation, si besoin dans une langue anglaise qu'il maîtrise à merveille pour avoir été élevé par une nounou britannique²³.

Il nourrit par ailleurs le projet de mener une carrière politique. En mai 1935, il est élu à l'unanimité maire d'Abitain²⁴. L'année précédente en effet, sa mère lui a cédé quelques parcelles dans la commune de façon à ce qu'il y soit dûment enregistré comme électeur. Par la suite, il agrandira son petit domaine²⁵ au point de choisir de se déclarer « propriétaire agriculteur » devant les services du consulat français de Londres en juillet 1940²⁶. En 1938, il y fera construire avec sa sœur une seconde maison susceptible de servir au cas où une guerre imposerait un repli

* Après plusieurs décennies de négociations, y compris entre ayants droit, la société Collas et Michel sera liquidée à la fin des années 1960 – APPC.

familial vers le Sud-Ouest²⁷. Grâce à sa fonction de premier édile d'un petit village rural d'à peine une centaine d'habitants, il effectue en douceur son apprentissage de l'action au service de la Cité. Mais son véritable objectif est d'être élu député des Basses-Pyrénées. Bien conscient qu'il n'a aucune chance pour les élections législatives du printemps 1936, il entreprend de labourer le terrain électoral en prévision du scrutin suivant, qui n'aura finalement pas lieu du fait de la guerre mondiale. Même si ses grands-parents Chevigné étaient légitimistes et si son père ne brille pas par son progressisme, il est de tendance démocrate-chrétienne et favorable à « une synthèse Centre droit, Centre gauche et Droite modérée²⁸ ». Il n'est cependant inscrit dans aucune association catholique et n'appartient ni au Parti démocrate populaire (PDP) ni à la « Jeune République » située plus à gauche. Dans les Basses-Pyrénées, il est soutenu et encouragé par Auguste Champetier de Ribes²⁹. Adeptes du catholicisme social, élu sénateur du département sous les couleurs du PDP après en avoir été le député de 1924 à 1934, celui-ci offre le concours de son secrétariat au jeune maire d'Abitain et l'aide à se faire connaître dans l'arrondissement d'Oloron-Sainte-Marie où, sur l'incitation d'un certain nombre d'élus locaux, il compte se présenter³⁰. Pour cela, Pierre de Chevigné devra déloger le député radical indépendant Jean Mendiondou qui a été élu de justesse au printemps 1936 face au sortant Henri Lillaz, lui aussi radical indépendant et proche de l'enfant du pays Louis Barthou jusqu'à l'assassinat de ce dernier en 1934³¹. Il se lance donc activement dans la préparation du scrutin législatif à venir³². À toutes fins utiles, il prend soin d'entretenir de bonnes relations avec Léon Bérard, qui, depuis 1934, est président du conseil général³³. Surtout, il achète deux petits hebdomadaires locaux, *L'Écho d'Oloron et des Basses-Pyrénées* et *Le Franc-parler* d'Orthez, qui fusionnera en 1937 avec *Salies-journal* pour devenir *Le Progrès du Béarn*. Improvisé journaliste pour l'occasion, Chevigné prend

vite goût à une activité qui lui devient aussi agréable qu'elle est utile à sa démarche électorale.

Alors que s'approche la fin des années 1930, et quand bien même les nuages s'accumulent au-dessus de l'Europe, il peut donc envisager l'avenir avec un certain optimisme. Mais ces perspectives sont singulièrement assombries durant le printemps et l'été 1939. Le 24 mars, son épouse Hélène, qui est enceinte de leur troisième enfant, meurt des suites d'une double congestion pulmonaire. Le coup est terrible. Chevigné est, certes, soutenu par ses parents, sa sœur, sa belle-famille* et quelques amis proches, et bien aidé au quotidien par Marguerite Zipper, la nounou alsacienne de ses deux petites filles³⁴. Mais, durant de longs mois particulièrement douloureux et difficiles, il demeure « animé par un profond sentiment de révolte³⁵ ». Sur la scène internationale par ailleurs, la tension ne cesse de monter. Durant l'été, la perspective d'un conflit se précisant de plus en plus, le jeune veuf confie ses filles à la garde de ses parents, de sa sœur et de Marguerite Zipper**, qui s'installent dans le Sud-Ouest. La mobilisation le trouve prêt à faire son devoir.

Tout juste trentenaire, endurci par son récent veuvage, Pierre de Chevigné a indiscutablement commencé à tracer son sillon de vie, entreprenant notamment de se donner les moyens d'assouvir l'ambition politique qui l'anime. Rien, cependant, ne le distingue *a priori* d'autres jeunes hommes qui, comme lui, veulent servir la Cité. La guerre et les choix radicaux qu'il y fera très vite bouleverseront toutes les perspectives et lui ouvriront la voie d'une intense trajectoire jusqu'en 1945 puis, la Libération accomplie, celle d'une dense carrière politique nationale et locale. C'est à ce riche parcours que le présent livre est consacré. On l'envisagera

* Avec laquelle il conservera de très bonnes relations, en particulier son beau-frère André Rodocanachi.

** Celle-ci demeurera auprès de Gisèle et Solange de Chevigné jusqu'en mars 1948 – Attestation de Pierre de Chevigné en date du 17 mars 1954 – APPC.

en se gardant de toute « illusion biographique³⁶ », c'est-à-dire de toute tentation de créer une cohérence artificielle par souci d'intelligibilité, en considérant sans fard les tours, les détours et les ruptures, en prêtant attention aux interstices, en laissant toute leur place aux incertitudes et aux accidents du hasard³⁷, en admettant, enfin, que demeurent des temps de latence, des transitions sans explication apparente, des moments de silence qui, tous ensemble, illustrent une liberté d'homme³⁸. Ce faisant, une juste place sera accordée à la Seconde Guerre mondiale, conformément à l'importance qu'elle a prise dans la vie de Chevigné.

Accompagner ce dernier au long de son itinéraire est une invite à parcourir à un rythme parfois trépidant quelque quatre décennies d'histoire de la France dans le monde. À plonger dans une « drôle de guerre » vécue aux avant-postes puis dans la débâcle du printemps 1940. À revisiter la France libre depuis les premiers champs de bataille jusqu'à l'Alger de l'été 1943 en passant par les cénacles gouvernementaux américains, avant d'envisager une Libération conduite tambour battant des plages de Normandie à l'apothéose des Champs-Élysées le 26 août 1944. À considérer la IV^e République et le Mouvement républicain populaire (MRP) affrontés à une difficile sortie de guerre mondiale, aux lourds enjeux liés à la reconstruction, à la décolonisation naissante, à la détérioration progressive des relations politico-militaires et aux prémices de la construction européenne. À examiner, sur fond de politique locale dans le Sud-Ouest de la France, certaines tentatives de constituer une alternative centriste au pouvoir gaulliste durant les vingt premières années de la V^e République. Une invite, finalement, à s'interroger après Georges Hyvernaud sur « ce qui est obscur et difficile », c'est-à-dire « l'homme dans l'Histoire ; ou l'Histoire dans l'homme, si on préfère ; la prise de possession de l'homme par l'Histoire³⁹ ».

CHAPITRE PREMIER

Combattre à tout prix (septembre 1939-juin 1940)

« Enfin, puisque le départ est pris pour la vraie deuxième grande et dernière guerre, nous allons la faire et ne tricherons pas¹. »

Durant l'après-midi du 12 avril 1940, l'un des officiers du corps franc du 127^e RI, le sous-lieutenant Buseyne, est tué d'une balle dans la région du cœur lors d'une patrouille de reconnaissance dans Ritzing, dans le Nord-Est de la Moselle, tout près de la frontière allemande. Son chef, Pierre de Chevigné, évoque sa mort en ces termes :

« Nous sommes tous catastrophés. Il était le plus jeune d'entre nous, mais ce gosse de vingt ans avait pris sur sa troupe, grâce à son courage et à son sang-froid, un ascendant extraordinaire. Je ne l'ai jamais vu hésiter devant le danger : il l'ignorait.

Étonnante et réconfortante contradiction de l'âme française : ce corps d'instituteurs, officiellement internationaliste et révolutionnaire, qui, en 1939 comme en 1914, verse des Buseyne par milliers dans l'infanterie et peut revendiquer d'être celui où l'on meurt le plus pour la Patrie². »

Le soir, à Ewendorff, où les groupes francs du régiment et du groupe de reconnaissance divisionnaire (GRD) ont établi leur PC, le dîner est particulièrement lugubre dans le mess improvisé. Le chef du corps franc du 127^e RI s'efforce alors de réchauffer l'ambiance et impressionne son auditoire :

« Le capitaine Pierre de Chevigné ! Chaque fois que je reporte ma pensée en arrière, je revois la fière silhouette de ce “soldat de légende” ainsi que le qualifiait un de mes camarades du 127^e.

Un Béarnais trapu, cheveux courts sous le béret de l'infanterie de forteresse qu'il portait invariablement.

Un visage d'une remarquable finesse. Des yeux bleus sous des paupières légèrement bridées, pleins de fierté et de franchise. L'homme doué d'un remarquable courage, ayant de la mort le mépris le plus absolu, le soldat pour qui n'existait qu'un idéal, la France³... »

Dans la nuit du 13, une note de l'armée parvient à Ewendorff informant d'une menace imminente sur le front. En conséquence, les groupes francs, qui sont censés si besoin protéger la retraite des unités en ligne, doivent se tenir prêts à toute éventualité. Durant la matinée du dimanche 14, sous une pluie incessante, les dernières dispositions sont prises en cas d'attaque ennemie. À 13 heures, Chevigné revient du PC du régiment à Haute-Sierck où il a rencontré le général Klopfenstein, commandant la 2^e division d'infanterie (DI) à laquelle appartient le 127^e RI. Il a reçu l'ordre de lancer une patrouille de reconnaissance, la nuit suivante, dans le bois de Zielembusch et de tout faire pour ramener des prisonniers. Même si elle émane de l'armée, l'instruction a été âprement discutée par les patrons du 127^e RI, soutenus par le chef de la compagnie franche. Grâce à un prisonnier capturé quelques jours auparavant, ils disposent en effet du renseignement recherché : ils ont devant eux la 74^e DI allemande, et le bois n'est occupé que passagèrement. En outre, une opération du même ordre a été réalisée huit jours plus tôt au cours de

laquelle un Allemand a été tué ; tenter le même coup si peu de temps après n'est pas raisonnable. Enfin, ils savent que, depuis quelque temps, l'ennemi travaille à fortifier la lisière du bois afin de contrecarrer un possible retour offensif des Français. Mais les ordres sont les ordres. Et puis « une foule de gens qui n'ont jamais vu ni Tunting* ni le Zielembusch ont déjà dû pondre des liasses de papiers sur l'opération projetée et il serait déplacé et abusif de leur demander de recommencer⁴ ».

Le détail des opérations est le suivant : le corps franc de Chevigné doit attaquer les éléments ennemis avancés en bordure de bois et s'emparer coûte que coûte de prisonniers. Il sera protégé sur sa gauche par les groupes francs du GRD, sur sa droite par ceux du 33^e RI. L'attaque devant avoir lieu avant l'aube du 15 avril, la nuit sera mise à profit pour prendre position. La veillée d'armes est calme et les préparatifs tranquilles, car les hommes connaissent le terrain et savent ce qu'ils ont à faire et à emporter. Mais le transport des corps francs en camionnette vers le bois de Ritzing débute avec retard. Un peu après 1 heure, les Français partent à pied dans la nuit noire et sous une pluie fine. Avec le capitaine de Chevigné, ils sont 61 au total, triés sur le volet**. Leur progression est difficile car ils se heurtent sans cesse à des arbres abattus et à des barbelés tendus dans les sentiers qui les obligent à de nombreux détours. Ils franchissent les derniers barbelés français vers 3 h 30 et s'engagent dans les quelque 1 600 mètres de *no man's land*. « Je sais, écrira Chevigné, que les 60 hommes derrière moi appartiennent à l'élite d'une vieille race militaire⁵. » Vers 4 h 30, plus tard que prévu, l'affaire s'engage.

Malgré les efforts de chacun, la progression n'a pas été aussi silencieuse qu'il l'aurait fallu. Surtout, les Allemands sont là en nombre, qui ont monté une embuscade. Ils laissent passer

* À 1,5 kilomètre au nord-est, que Chevigné a proposé comme objectif de remplacement.

** Soit 20 par groupe, sur un effectif théorique de 35.

les éléments de tête français et puis frappent fort, à bout portant, à la mitrailleuse et à la grenade. Le résultat est sans appel. L'un des chefs de section, le lieutenant Bordenave, est tué. Le sous-lieutenant Biard, un jeune ingénieur de Douai qui vient de remplacer Buseyne, est blessé. De nombreux sous-officiers et soldats sont mis hors de combat. Alors que le capitaine de Chevigné s'efforce de réorganiser son attaque, le troisième chef de section, le lieutenant Morin, est grièvement blessé*. Touché lui aussi, Chevigné donne aux survivants l'ordre de se replier vers leurs lignes. Avec quelques hommes encore valides, aidé par un tir des canons de 75 français, il protégera ce repli le plus longtemps possible. Alors que le jour se lève, la retraite est accompagnée par des salves de l'artillerie allemande, qui, à intervalles réguliers, avec une redoutable précision, achèvent de décimer les unités françaises tout en rendant les secours très difficiles. Malgré tout, Pierre de Chevigné** et sa poignée d'hommes parviennent à regagner les lignes.

Vers 7 h 30, alors que le soleil est déjà haut dans le ciel et que le bombardement d'artillerie se calme, les premières évacuations vers l'arrière débutent. C'est le moment que choisit le capitaine de Chevigné pour repartir dans le *no man's land*, malgré ses blessures, avec le caporal-chef Saison et le médecin auxiliaire Lecat afin de récupérer le corps de Bordenave. Les trois hommes finissent par retrouver la dépouille du lieutenant. Au retour, leur progression est difficile et ils doivent faire plusieurs pauses. L'ennemi, qui de toute évidence les observe, ne tire plus. Le chef des corps francs et ses deux compagnons parviennent finalement à franchir les barbelés avec leur macabre fardeau tandis qu'un détachement leur rend les honneurs.

Cet épisode donne un bon aperçu de ce que fut le parcours de Pierre de Chevigné de septembre 1939 à juin 1940. Très

* Il mourra quelques jours plus tard.

** Qui a de nouveau été touché par des éclats de grenade.

Table

PROLOGUE. – Entre noblesse ancienne et aventure	9
CHAPITRE PREMIER. – Combattre à tout prix (septembre 1939-juin 1940).....	17
Mobilisations, 21. – Une « guerre d’indiens », 25. – Cataclysmes, 30. – Aventurier de l’honneur, 35. – Français libre, 42.	
CHAPITRE II. – Au Moyen-Orient, entre bricolage, dépendance et guerre civile (juillet 1940-décembre 1941)	47
Dans l’expectative à Londres (juillet-août 1940), 50. – Tentatives levantines (septembre-octobre 1940), 57. – Dénouement égyptien (novembre 1940-avril 1941), 68. – Au Levant divisé (mai-décembre 1941), 78. – Souffrance et vertus des commencements, 87.	
CHAPITRE III. – Face à l’éveil du géant américain (décembre 1941-septembre 1943).....	89
Odyssée (décembre 1941-mai 1942), 91. – Une mission militaire en terrain miné, 104. – Du labeur et quelques lueurs (mai-novembre 1942), 114. – Français libre toujours (novembre 1942-mai 1943), 126. – Union algéroise et rallie- ment antillais, 139. – Un éloignement semé d’embûches mais porteur d’avenir, 145.	
CHAPITRE IV. – Vers la Libération (septembre 1943-septembre 1944).....	149
Chef de l’Armée secrète ?, 151. – Le tourbillon des prépa- ratifs, 162. – La France enfin, 172. – Un été au pas de	

charge, 178. – Apothéose parisienne, 187. – Fin de parcours, 192. – Au confluent du politique et du militaire, 193.	
CHAPITRE V. – Une longue sortie de guerre (automne 1944-hiver 1948)	195
Fondations (automne 1944-automne 1945), 197. – Espoirs et frustrations (automne 1945-hiver 1948), 210. – Une forme d’impatience, 226.	
CHAPITRE VI. – Haut-commissaire de la République française à Madagascar et dépendances (hiver 1948-décembre 1949).....	229
Insurrection et répression, 231. – Haut-commissaire, 236. – Préparatifs, 240. – Autorité et politique de présence, 245. – Reprises en main et répressions, 251. – Panser les plaies et préparer l’avenir, 262. – Un impossible milieu du gué, 274.	
CHAPITRE VII. – Au cœur du système politico-militaire (janvier 1950-juin 1954)	279
En politique tambour battant, 281. – Secrétaire d’État à la Guerre (11 août 1951-12 juin 1954), 296. – Gêne et ressentiment, 332.	
CHAPITRE VIII. – Crises, rupture et repli	335
Crises et remises en question (juin 1954-avril 1958), 336. – De l’hôtel de Brienne au Parlement de Navarre, 364. – Suzerain en ses terres, 388.	
CONCLUSION. – La liberté au cœur.....	405
Un destin entre déclassement national et renaissance, 405. – Arrachements impériaux et antidote européen, 407. – <i>Cedant Arma Togae</i> , 409. – Une autre idée de la France et de son gouvernement, 412. – Oser sa liberté, 413.	
Notes.....	417
Sources et bibliographie.....	495
Remerciements.....	523
Index des noms de personnes	531
Table des cartes	539